

Nouveautés

Number 157, Spring 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61496ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2010). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (157), 4–18.

ESSAI

MARIE-ANDRÉE BEAUDET,
ÉLISABETH HAGHEBAERT
et ÉLISABETH NARDOUT-
LAFARGE [dir.]

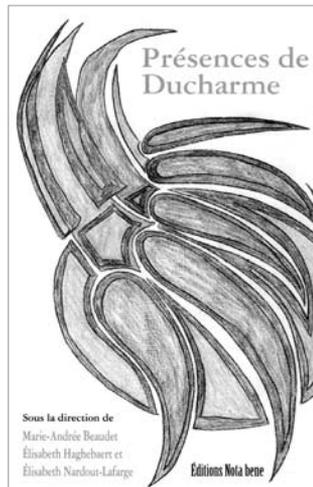
Présences de Ducharme

Nota bene, Québec
2009, 351 pages
Coll. « Convergences »

Présences de Ducharme regroupe les actes du tout premier colloque consacré à l'œuvre de Réjean Ducharme qui s'est tenu à Montréal au printemps 2007. Des intervenants de tous les milieux (universitaire, éditorial, archivistique, littéraire, théâtral, etc.) permettent d'illustrer le vaste champ culturel où résonnent et rayonnent, depuis plus de quarante ans, Ducharme et son œuvre.

Les interventions sont regroupées selon cinq sections. D'abord, « Profils perdus » apporte un nouvel éclairage sur l'entrée en littérature de Ducharme à la fin des années 1960 » (p. 6). On y trouve entre autres le témoignage de Roger Grenier, des éditions Gallimard, et l'article de Monique Ostiguy, de la Bibliothèque et Archives Canada, qui traite de l'état et du contenu du « Fonds Réjean Ducharme ». Des reproductions de manuscrits de *L'hiver de force* accompagnent son article.

Les rapports entre l'œuvre de Ducharme et d'autres œuvres sont sondés dans la section « Complicités », qui s'ouvre sur la reproduction d'une lettre manuscrite de J.M.G. Le Clézio. Ce dernier témoigne de l'impact qu'a eu Ducharme sur lui : « véritable âme sœur qui [l']aidait à garder confiance dans l'acte d'écrire » (p. 66-67). Le volet « Langue et voix » réunit des contributions portant sur le *travail de texte* de Ducharme et permet entre autres de lire l'article d'Ivan Maffezzini qui explique les défis que lui a posés la traduction de *L'avalée des avalées* en italien. La section « Lectures » offre à lire trois synthèses qui profitent de nouvelles pistes de saisie de l'œuvre ducharmienne. Finalement,



ment, la partie « Scènes » présente « une série d'études portant sur la dimension extra-littéraire, et non la moindre, du travail de Ducharme » (p. 8). Une discussion portant sur le théâtre de Ducharme et les enjeux de sa mise en scène est reproduite en ouverture (on peut y lire les propos des metteurs en scène Lorraine Pintal et Martin Faucher ainsi que ceux du critique Robert Lévesque). Claire Jaubert aborde ensuite l'écriture cinématographique de Ducharme alors que Chantal Savoie et Serge Lacasse s'intéressent au travail de parolier de l'auteur. Le « Ducharme-plasticien » est présenté par André Gervais qui interroge les « trophoux », ces sculptures et tableaux que Ducharme créa sous le pseudonyme de Roch Plante. Enfin, Rolf Puls « raconte l'étonnante aventure de deux carnets de dessins inédits de Ducharme [...] ». L'un de ces dessins illustre la couverture de [*Présences de Ducharme*] et trois autres se trouvent à l'intérieur » (p. 8).

Protéiformes et pluridisciplinaires, la vingtaine d'interventions regroupée dans *Présences de Ducharme* constituent une mine d'information soutenue par une volonté commune de mettre en lumière le potentiel sans cesse revisité de l'œuvre ducharmienne qui, pour notre plus grand bonheur, n'a pas fini de nous livrer ses secrets.

MARIE-HÉLÈNE VOYER



ÉLISABETH HAGHEBAERT
Réjean Ducharme : une marginalité paradoxale
Éditions Nota bene, Québec
2009, 337 pages
Coll. « Littérature(s) »

Une promenade jubilatoire dans l'œuvre ducharmienne, voilà ce qu'offre la lecture de *Réjean Ducharme : une marginalité paradoxale* d'Élisabeth Haghebaert. Par sa démarche éclectique et maîtrisée, elle présente une étude dense et accessible qui permet aux lecteurs « universitaires ou non, [de trouver] rassemblé et illustré [...] l'essentiel de ce qu'ils connaissent déjà en partie, mais agencé selon un itinéraire destiné à mettre en valeur sous un dénominateur commun – une marginalité propre à la spécificité ducharmienne – les principaux aspects de l'œuvre et les diverses critiques dont elle a fait l'objet » (p. 14).

En cinq chapitres, l'ouvrage aborde la marginalité et la singularité de l'auteur (chapitre 1) « qui accomplit le paradoxe de manifester sa présence en la dérochant » (p. 39). Les « personnage(s) et lieux du marginal ducharméen » sont mis en relief dans le deuxième chapitre avant d'aborder, dans le troisième, les manifestations du marginal langagier chez Ducharme : « celui-ci proc[édant] [à la fois] de la récupération ou du recyclage, de la traduction ou

[...] du « maghnanage » », en passant par l'équivoque, la cacophonie et l'érotisation de la langue (p. 114). Le quatrième chapitre, intitulé « Maghnanage générique et canonique », explore « comment la marginalité de Réjean Ducharme se manifeste dans les formes qu'il déforme et dans les genres qu'il parodie et chamboule pour leur redonner vie » (p. 173). La marginalité ducharmienne, loin de confiner l'auteur au statut de créature asociale et recluse, donne paradoxalement lieu à une « poétique de convivialité à la fois à l'égard de ses lecteurs [...] et comme motif dans l'œuvre même » (p. 225). Cette convivialité « pudique [...] [et] libre de tout diktat » (p. 251) est ainsi étudiée dans le dernier chapitre de l'ouvrage, intitulé « Dérapages de la tendresse ». Haghebaert y sonde et exhibe les codes narratifs, culturels et affectifs utilisés par l'écrivain pour « rendre le lecteur affectueusement captif » de son œuvre (p. 235).

L'ouvrage de Haghebaert est convivial. Finement menée et jamais aride, cette étude agit à la fois comme une référence incontournable et comme un détonateur qui donne envie de lire (ou relire) Ducharme et de s'abandonner à ses multiples marginalités.

MARIE-HÉLÈNE VOYER

CHRISTIANE LAHAÏE
Ces mondes brefs.
Pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine
L'Instant même, Québec
2009, 457 pages
Coll. « Essai »

La nouvelle, souvent considérée comme un genre mineur, profite certainement de ce genre d'étude auxquelles nous convie Christiane Lahaïe. Le titre l'indique clairement : il s'agit d'une monographie dont l'objectif est de faire converger l'analyse de la nouvelle québécoise et la géocritique en une même enceinte afin de faire émerger les

représentations spatio-temporelles qui affectent le rapport à la langue des écrivains contemporains. Qui plus est, les travaux de Christiane Lahaie sont couplés à d'autres concernant la recherche-crédation. Ont donc été conviés Aude, Camille Deslauriers, Jean Pierre Girard, Louise Cotnoir, Carole David, Claude-Emmanuelle Yance, Roland Bourneuf, Jean Désy, Sylvie Massicotte, Danielle Dussault, Hans-Jürgen Greif, Anne Legault, Hugues Corriveau et Stanley Péan, auxquels Lahaie a donné une contrainte d'écriture : inscrire dans leur intrigue un lieu (le pont Jacques-Cartier, une clairière, Atlantide, etc.).

L'ouvrage se scinde en plusieurs chapitres qui s'intéressent tantôt à cerner les stratégies d'écriture pour transformer l'espace réel en espace textuel, tantôt à analyser les lieux investis par les différents textes des nouvelliers, tantôt aux commentaires des auteurs quant à leur travail d'écriture sous contrainte et aux implications d'un tel jeu.

Travailler à partir de la géocritique comporte toutefois certains écueils. D'une part, cette approche théorique n'interroge pas l'apport poétique d'une œuvre. Le roman est la voie généralement privilégiée et peu y déroge. Lahaie souhaite donc adapter l'étude de l'espace à la nouvelle dans la mesure où celle-ci propose des représentations spatio-temporelles singulières du fait,

essentiellement, de son caractère bref. La description n'étant pas le propre de la nouvelle, les lieux sont davantage évoqués que détaillés : « La représentation du lieu dans la nouvelle serait plutôt une non-représentation, s'apparentant du coup à un *condensé symbolique* » (p. 17). Un autre obstacle rencontré lors de cette étude fut de faire appel à une méthode critique géographiquement localisée sur le continent européen et de la faire transiter vers un territoire autre, celui de l'Amérique. Il semble, en bout de ligne, que la nouvelle ait un effet déréalisant sur l'espace, une récurrence dans la représentation qui origine, selon Lahaie, de la nature concise de la nouvelle. Et finalement, c'est l'appréhension du réel, plus largement, qui s'en voit nécessairement modifiée.

GENEVÈVE DUFOUR

NOUVELLE

JOSÉE BILODEAU

Incertitudes

Québec Amérique, Montréal
2010, 136 pages

Des études en littérature et une carrière diversifiée dans le même domaine suscitent parfois l'envie d'inventer sa propre fiction. Le désir d'écrire s'impose alors comme un passage obligé. Ce parcours a conduit Josée Bilodeau vers le récit, le roman et enfin la

nouvelle. *Incertitudes* rassemble en un recueil des textes brefs qui, pour reprendre les mots de Musset, mettent l'accent sur *l'inconstance, cette sœur de la folie*.

Onze histoires racontées par onze narratrices qui s'expriment avec un parti pris de « genre », en esquivant sans grande méchanceté leurs vis-à-vis masculins. Maintes fois à propos d'un certain « Gilles », dénominateur commun à la source de bien des tracas, elles spéculent sur le roulis émotionnel qui perturbe le quotidien. Ces femmes sont de grandes voyageuses, conséquemment, les situations, les lieux et les éléments du décor varient mais, la plupart du temps, le moteur du récit demeure la nécessité de l'option. Or, comment savoir ce que l'on veut, quand l'idée même de choisir nous désespère ? La perte d'une télécommande aura-t-elle raison d'un nouveau couple ? À moins que ce ne soit un voyage raté, la légèreté d'un conjoint peu raffiné ou le désir confus d'avoir un bébé...

Les héroïnes de Bilodeau, sensibles et impressionnables, se montent la tête en moins de deux, tout en « recherchant la rassurante impression d'être en totale maîtrise d'elle[s]-même[s] » (p. 54). Elles pleurent souvent, s'apitoient sur leur sort et, quand elles ne sont pas carrément la proie d'hallucinations, frôlent la crise de nerfs. Pourtant, nous les comprenons tout à fait... Puisque cette incomplétude, « ce manque trouble, lancinant comme un mal de dents » (p. 22), chacun à sa manière cherche à le combler.

Une récurrence des émotions, le retour cyclique de certains personnages et des situations vaguement entrelacées préservent l'unité du recueil. Le ton doux-amer laisse poindre un humour plein de finesse. Quant à la qualité de l'écriture, elle est indéniable. Des phrases justes et bien pensées incitent d'ailleurs à « goûter » plutôt qu'à « dévorer » ce petit livre attachant aux couleurs d'aujourd'hui.

GINETTE BERNATCHEZ

FRANCINE D'AMOUR

Pour de vrai, pour de faux

Boréal, Montréal
2009, 188 pages

J'ai été à nouveau séduit par le dernier recueil de nouvelles de Francine D'Amour, elle dont j'ai déjà vanté « l'indéniable talent ». Ce qui fait l'originalité de *Pour de vrai, pour de faux*, c'est sa structure. Plusieurs nouvelles se répondent, car l'auteure a choisi de démêler le vrai du faux en précisant, dans ce qu'elle appelle tantôt préambule, tantôt apostille, à la manière d'un prologue ou d'un épilogue, la genèse ou l'argument qui a généré le texte inventé. C'est ainsi, par exemple, que, dans « Le bouchon », la nouvelliste raconte l'histoire pour le moins troublante d'une femme, qui profite d'un ralentissement de la circulation causé par un énorme bouchon pour annoncer à son mari et à son fils qu'elle a décidé de divorcer, ajoutant même qu'elle regrette de ne pas s'être fait avorter au lieu de plaider à son mari. Il n'en faut pas plus pour que l'adolescent, abasourdi, fruit de cette grossesse non désirée, se jette à corps perdu et à perdre haleine dans la tempête de verglas qui sévit alors. Cette nouvelle, comme l'écrivaine l'avoue dans « Préambule au *Bouchon* », elle l'a empruntée de l'un de ses étudiants, dont elle a oublié le nom, mais qu'elle a baptisé Jérémie, qui a connu une expérience semblable alors qu'avec ses parents il se rendait en vacances à Virginia Beach. Voilà le canevas de la nouvelle d'à peine 500 mots de l'ado que Francine D'Amour s'est approprié en y ajoutant de la chair autour de l'os, tout en espérant que l'élève qui l'a nourrie et dont elle a perdu la trace lira la nouvelle, que l'écrivaine complète par une lettre, « Lettre d'amour signée Gros-Jean », que le père adresse à son fils Jérémie pour l'assurer de son aide en dépit de la séparation.

Les deux nouvelles suivantes témoignent de la passion qu'entretient l'écrivaine pour les



chats, elle qui a déjà publié un recueil au titre révélateur à cet effet : *Écrire comme un chat* (1994). Dans « Apostille à *Chats des Mille-Îles* », la narratrice présente Jonas, un véritable « pacha[t] », qui a connu « bien plus que sept vies » (p. 54) et qui a fait la vie dure à ses semblables à l'extérieur tout en se révélant « doux comme un agneau à l'intérieur de la maison » (p. 55), jusqu'à ce qu'il disparaisse, la vieille aide, pour céder sa place à Lola, une jeune princesse bâtarde, gourmande et boudeuse à souhait, qui aime que sa maîtresse se plie à ses quatre volontés.

Dans « Un portrait revu et corrigé », c'est Lola elle-même qui prend la plume pour s'adresser à sa maîtresse, qu'elle appelle sa « chère amie », pour tenter « de compléter le portrait », qu'elle juge à peine esquissé et injuste.

L'année même de la publication de son roman *Retour d'Afrique*, en 2004, Francine D'Amour a été finaliste au Prix littéraire du roman d'amour, organisé par le luxueux hôtel Prince Maurice, à l'Île Maurice. Lors d'une escale à Londres, sur le chemin du retour, elle croise une employée voilée de l'hôtel Tavistock, à qui elle parle à peine, mais au sujet de laquelle elle invente une histoire. C'est « Fatouma », dans laquelle elle incorpore le texte sur son séjour à l'Île Maurice que lui avait demandé le chef de l'hôtel pour la revue *Silence*. Elle mêle encore le vrai au faux dans « Apostille à Fatouma », dans laquelle elle raconte la genèse de cette belle aventure qui l'a conduite dans ce lieu qu'elle rapproche de l'Éden. Cette mini-série se termine par « Dear Geneviève », le nom d'emprunt de la narratrice de l'apostille, dans laquelle l'écrivaine rappelle le souvenir de Fatouma, qui lui écrit à l'insu de son mari, car la femme musulmane ne jouit pas de la liberté dans le couple. Aussi lui annonce-t-elle qu'elle a finalement quitté mari, fils et emploi, pour entreprendre une nouvelle vie.

Dans les dernières nouvelles, la nouvelliste évoque son désarroi quand elle a appris qu'elle souffrait d'un cancer du sein, un cancer fulgurant, et ses peurs quand elle a dû se soumettre à une série de traitements chocs. C'est sans aucun doute la partie la plus émouvante, la plus émotive aussi de ce merveilleux recueil, écrit

avec art, passion et sensibilité, dans une langue de grande, de très grande qualité, où perce, çà et là, la délicate ironie dont l'auteur des *Dimanches sont mortels* a le secret. Un seul reproche : la page couverture n'est pas à la hauteur de la beauté des nouvelles.

AURÉLIEN BOVIN

CLAUDE VALLIÈRES
J'attendais que tu oses un geste
Gatineau, Vents d'ouest
2009, 152 pages
(Coll. « Rafales »)

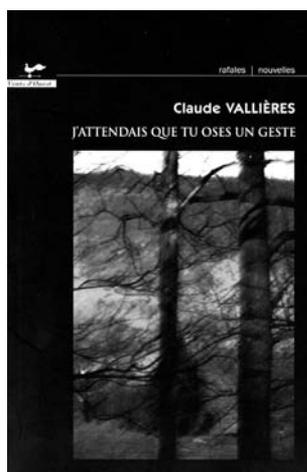
La langue mélodieuse de Claude Vallières souligne sa relation d'appartenance au milieu musical. Membre du quintette *a capella La bande magnétik* et auteur d'ouvrages pédagogiques associés à la musique, il démontre, en signant un second recueil de nouvelles remarquable, qu'il peut également nous faire entendre une voix riche et empreinte d'émotion par le biais de la littérature.

Les jours où je suis né, un premier livre publié en 2005, n'est pas resté sans écho, et la parution de *J'attendais que tu oses un geste* témoigne de l'intérêt grandissant de Vallières pour l'écriture. Dans ce recueil, constitué de douze histoires, il s'exprime par le truchement de narrateurs dotés avant tout de bonne volonté. Ces hommes secoués par la douleur physique ou morale – la leur ou celle des autres – s'ingénient à

faire preuve d'ouverture d'esprit même dans l'adversité. En exauçant le désir ultime d'une amie ou en célébrant la mémoire d'une maîtresse avec panache. En détournant un rituel issu de l'enfance afin d'apaiser l'inquiétude d'un fils anxieux, ou en renonçant à la vengeance dans le but de préserver le caractère sacré d'un paysage. En s'inspirant de l'écrivain admiré pour conduire sa vie ou en se glissant dans la peau d'une fillette enjouée à la seule fin d'oublier ses erreurs... Des épiphanies intimes accueillies comme une main tendue par l'autre.

Marquées d'un certain romantisme, ces nouvelles se signalent par leurs qualités littéraires. Dans l'une d'elles, avec une bienveillante ironie, un préposé aux bénéficiaires mentionne que les livres de Jacques Poulin « sont travaillés, retravaillés, corrigés, peaufinés » (p. 111). Une observation qui fait sourire puisque d'évidence les histoires de Vallières sont également polies avec délicatesse. Elles le sont sans affectation, en toute simplicité, parce que l'écrivain artisan semble connaître les vertus merveilleusement thérapeutiques d'un livre bien écrit.

GINETTE BERNATCHEZ



ESSAI

ANNE-MARIE SICOTTE
Gratien Gélinas en images : Un p'tit comique à la stature de géant

VLB, Montréal
2009, 175 pages

Petite-fille de Gratien Gélinas, Anne-Marie Sicotte ne s'est pas contentée de connaître son grand-père, elle a cherché à l'approfondir, à voir ce qui a fait de lui le Roi des Amuseurs pendant les décennies 1940 et 1950 au Québec.

Avec *Gratien Gélinas en images : un p'tit comique à la stature de géant*, elle propose un véritable condensé de la biographie qu'elle vient de rééditer, *Gratien Gélinas : la ferveur et le doute*. Présentant au-delà de 175 photographies, illustrations et extraits de manuscrits ou de journal, l'ouvrage est construit en neuf chapitres, qu'elle nomme actes, précédés et suivis d'un prologue et d'un épilogue. Une telle forme permet à l'auteure de recenser en peu de mots les étapes importantes de la vie de celui qui a fait de *Tit-Coq* la première pièce de théâtre véritablement québécoise. Après une brève mise en contexte, les photographies et autres illustrations se succèdent, présentant Gratien Gélinas autant sur scène, en coulisses ou en salle de répétition que dans son bureau ou dans sa vie privée. Les commentaires sont généreux et donnent un aperçu de la passion qu'il avait pour le théâtre, en particulier la comédie, dès son plus jeune âge : « Cet humour que ses parents manient avec aisance, cette aptitude innée à tricoter un récit captivant, Gratien en fait l'acquisition très jeune. Dès lors, il n'aura de cesse de faire fructifier son talent ; manquant d'estime de lui-même, il se nourrit des rires suscités et des élans d'affection qui s'ensuivent. La scène devient sa drogue, sa raison de vivre, le soleil de son existence » (p. 15).

Au contraire de *La ferveur et le doute*, cependant, Anne-Marie Sicotte a beau souligner combien

l'écriture est une tâche lourde à supporter pour Gélinas ou à quel point il est soucieux de perfection, c'est l'homme continuellement en représentation qui est au centre de l'ouvrage. L'auteure l'observe d'ailleurs bien : « Dans une scène soigneusement préparée pour le bénéfice du photographe, toute la famille Gélinas se penche sur les plans de la future Comédie canadienne » (p. 135). D'une certaine manière, les images permettent au propos de gagner en concision, mais du coup, celui-ci perd beaucoup en nuances. Ainsi, les idylles amoureuses, aussi secrètes soient-elles, que Gélinas a entretenues pendant sa carrière malgré son amour pour son épouse Simone, sont davantage mises en évidence, entre autres par la diffusion de quelques lettres d'amour.

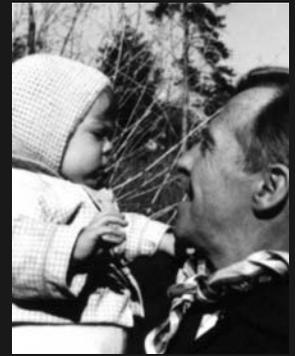
Il faut néanmoins reconnaître le mérite de *Gratien Gélinas en images* d'offrir au lecteur, en complément à une biographie remarquablement étoffée, le portrait de cet homme d'origines modestes qui, en devenant un de ses premiers créateurs professionnels, a pavé la voie à la dramaturgie québécoise.

SERGE BERGERON

Gratien Gélinas : la ferveur et le doute
TYPO, Montréal
2009, 718 pages

Réédition en format poche de l'ouvrage paru en deux tomes en 1995 et 1996, *Gratien Gélinas : la ferveur et le doute* est une biographie sérieuse, érudite. L'auteure puise à même les archives de Gélinas, qui a eu le souci de conserver les manuscrits de ses sketches et de ses pièces, son journal et ses correspondances. Mais les traces de la romancière s'y révèlent déjà, ne serait-ce que dans sa manière d'amorcer sa biographie : « Gratien n'est même pas âgé d'un an lorsque, dans les bras de sa mère Genève, il quitte sa Mauricie natale pour s'installer dans la métropole canadienne » (p. 11). Elle revient ensuite sur les rapports entre Genève Davidson et

Journaliste devenue romancière, Anne-Marie Sicotte est passionnée d'histoire, ce qu'illustrent notamment son ouvrage historique *Quartiers ouvriers d'autrefois* (2004), sa biographie *Marie Gérin-Lajoie, conquérante de la liberté* (2005), et son roman *Les Accoucheuses* (2006), qui s'inspire de l'histoire des sages-femmes au Québec. Petite-fille de Gratien Gélinas, elle a publié à l'occasion du centième anniversaire de naissance de son grand-père *Gratien Gélinas en images : un p'tit comique à la stature de géant* et réédité *Gratien Gélinas : la ferveur et le doute*.



L'auteure dans les bras de son grand-père.



son mari, Mathias, si tendus qu'ils marquent à jamais Gratien Gélinas. Il n'y a qu'à voir l'ambivalence de l'homme, qui se dit profondément amoureux de Simone, la mère de ses six enfants, et qui demeure distant avec sa famille, refusant de se laisser aller aux témoignages d'affection même devant la mort de son épouse en 1967 ou de sa fille aînée, Sylvie, en 1989. Il adopte un comportement semblable avec la comédienne Huguette Oligny, dont il s'est épris secrètement pendant les tournées des *Fridolinades* dans les années 1940 et qu'il épouse six ans après la mort de Simone.

L'art de Sicotte est de montrer les conflits intérieurs qui rongent Gratien Gélinas, lui qui « lutte constamment contre un doute destructeur en ses capacités » (p. 189). De toute évidence, l'écriture, comme les affaires, est pour lui un exercice difficile, où il ne peut admettre que la perfection, parce qu'il cherche constamment l'amour de son public et craint l'échec comme son pire ennemi. Si ses réussites avec *Fridolin*, *Tit-Coq* ou *Bousille* font de lui un homme de théâtre admiré et populaire partout au Canada et aux États-Unis, il n'en vit pas moins des échecs qui minent peu à peu sa

capacité à écrire, le plus impitoyable survenant au bout de deux représentations seulement de *Tit-Coq* à New York en 1951. Cela explique peut-être que la rigueur qu'il impose à ses collaborateurs, dont ses propres enfants, se rend jusqu'à des colères excessives où il se montre intraitable. Quant à l'administrateur, surtout de la Comédie canadienne, Sicotte présente un homme entêté qui fonde l'espoir de mettre en valeur la dramaturgie canadienne. C'est pourtant là que Gélinas trouve un bon nombre de ses détracteurs : « Les compagnies de théâtre comme le TNM et le Théâtre-Club, issues des Compagnons et branchées vers Copeau et son école, ne le considéraient pas comme quelqu'un de la *gang*. Il était trop populaire, apparenté au théâtre des variétés » (p. 418), dit à son sujet Jacques Languirand. En ce sens, *La ferveur et le doute* est aussi un panorama particulièrement éclairant qui illustre à quel point Gratien Gélinas a vu, surtout entre les années 1940 et 1960, l'urgence pour le Canada français de se créer une dramaturgie qui lui soit propre.

La tendresse qu'éprouve Anne-Marie Sicotte pour son célèbre

grand-père se manifeste en particulier dans une conclusion émouvante qui dévoile les dernières années de celui qu'elle appelle Gratien dans tout le livre et qu'elle a interviewé à huit reprises en 1992 avant de s'apercevoir qu'il « confondait deux événements, s'emmêlait dans les dates et surtout, [qu']il devenait de plus en plus ardu de le faire parler » (p. 670). Après une présentation aussi minutieuse et réglée de la vie de Gélinas, le lecteur y découvre alors à regret un homme dont la vivacité s'est affaiblie au point de ne plus être l'ombre de celui à qui l'on attribue d'emblée le titre de père de la dramaturgie québécoise.

SERGE BERGERON

POÉSIE

ANDRÉ BROCHU
Cahiers d'Icare
Triptyque, Montréal
2009, 100 pages

André Brochu a abordé la littérature de diverses manières. Il a enseigné à l'Université de Montréal tout en menant une vie d'auteur ; il s'est essentiellement consacré à la critique littéraire avant de se dédier, depuis

une vingtaine d'années, à l'écriture créative. Son œuvre a été étudiée ainsi que récompensée, entre autres, par le prix du Gouverneur général en 2004 pour son recueil de poésie *Les jours à vif*. Les *Cahiers d'Icare* s'ajoutent comme onzième ouvrage à son œuvre poétique.

Dès l'avant-propos, les cahiers se présentent en tant qu'ailes fixées au dos du poète. Ce dernier connaît déjà sa destinée : c'est Icare qui chute, parce que l'humidité de la mer et la chaleur du soleil ont raison de l'appareil qui assure les « vanités du planement ». Mais cela ne suffit pas à écraser l'enthousiasme qui vient avec l'écriture, « qui vous reconfort[e] l'intime condition humaine tout en vous propulsant vers des engagements supérieurs ». La prose introductive installe donc, en quelques phrases et réflexions coulantes, un appétit amusé qui motivera les élans du poète, désireux de « s'éprouver total dans l'instant d'à présent ».

Le premier cahier du recueil raconte une envolée euphorique rendue possible par « les choses du jour » qui exaltent le corps vivant, c'est-à-dire l'amour, la rencontre de l'autre. La chair se dévoile sensible à outrance. Néanmoins, si

ILLUSTRÉ

CHRISTIAN QUESNEL [dir.]
La machine du Bonhomme Sept-Heures.
Nouvelles fantastiques outaouaises
Studio coopératif Premières lignes
Gatineau, 2009, 111 pages, coll. « Souches »

Le Studio coopératif Premières lignes offre ici une œuvre unique : l'illustration de quatre nouvelles fantastiques de Claude Bolduc, un auteur qui s'est distingué tant en Belgique qu'au Québec et qui a fait son créneau de la nouvelle fantastique d'inspiration gothique – particulièrement de la glorieuse époque de la *ghost story* anglo-saxonne. Plusieurs artistes ont collaboré à cet ouvrage, soit comme illustrateurs, soit comme scénaristes : Aline Bégin, Anik Deslauriers, Danielle Grégoire, Guy Jean, Dominique Laurent, Marie-France Thibault et Stanley Wany.

La machine du Bonhomme Sept-Heures illustre les nouvelles « De l'amour dans l'air », « Œillades », « Regarde-moi » et « Il ne faut pas que je dorme ». Le résultat est splendide. Ce livre, en tant qu'objet, est une



œuvre d'art : imprimé en couleur sur papier glacé, il recèle des illustrations qui se situent souvent à mi-chemin entre la bande dessinée moderne de qualité et la peinture, et cet art n'est pas sans rappeler le superbe travail de l'artiste montréalais Dominique Desbiens. Nombre d'illustrations mettent mal à l'aise tellement elles synthétisent l'horreur qui suinte des textes de Bolduc. Des jeux de superposition confèrent à certains personnages des airs de cadavres ambulants ou de squelettes qui s'ignorent.

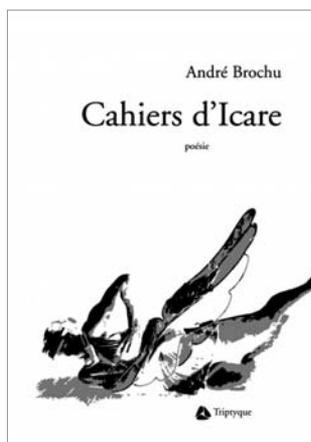
Dans cet ouvrage, une image vaut mille maux, et c'est pourquoi la portion narrative de chaque récit est minimaliste : les ambiances sont rendues à merveille par l'illustration sombre de la majorité des histoires. On joue habilement sur le caractère à la fois vétuste de certains

personnages et de l'« emballage », pour ainsi dire – comme si le lecteur avait accès à un grimoire ancien –, et sur la modernité de la mise en images des récits à proprement parler. Tout est léché, beau, inspirant.

Plusieurs des illustrations qui prennent vie dans ce livre pourraient orner les murs des plus grandes galeries d'art... et de la salle de séjour du féru de fantastique que je suis !

STEVE LAFLAMME

le poète ne cherche pas de détours pour en dire la sensualité, il accède souvent à des images touchantes, empreintes d'un éros lyrique : « je suis tu es notre salve de joie ° notre baiser de chair et d'os comme une averse de ° ciel dur ». L'amour constitue le gage d'une félicité cependant minée de l'intérieur parce qu'elle s'avère une « plénitude ° oublieuse », source d'un aveuglement dans l'extase. Icare se découvre des « plumes froissées » et commence à se méfier des « lexiques ° de [ses] plus chers mensonges », l'entreprise d'écriture le menaçant par son pouvoir d'illusion.



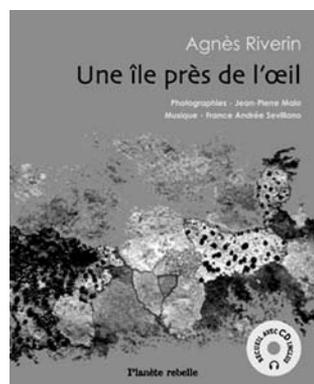
La lumière hyperbolique est disparue dans les « voies de nuits » qui composent le second cahier : il faut « oublier[r] [l]es grands malheurs personnels ° qui font pâlir les génocides ». Dans un lent mouvement dysphorique, le poète survole quelques fléaux humains assez convenus, que ce soit la guerre, la pauvreté, la solitude ou la violence. La chute racontée n'est plus celle d'un individu mais celle d'une collectivité parcellaire, que l'on tente de saisir dans son unité en « parcour[ant] le mince espace de la souffrance » commune. Toutefois, ceci n'éclipse pas le malheur partagé le plus fondamental, c'est-à-dire la mort. Le corps tout feu tout flamme est ridiculisé par le temps qui passe : « vous annulez votre naissance ° d'un seul acte gravé dans votre chair périssable ». Étrangement, si la vitalité naïve du premier

cahier s'exprimait avec force, on ne trouve aucune colère ou frustration pour lui répondre avec la même intensité. L'euphorie a plutôt cédé la place à une sagesse qui atténue l'impact de la chute, le poète subit avec résignation son sort : « corps, prends mon souffle ° et mon souci d'aimer ».

Cent pages ont réussi à construire un Icare détendu, prêt à accepter sa nature finie, puisque « l'éternité [...] enduit le moi mort de la plus tendre indifférence ». D'ailleurs, le temps est une préoccupation qui traverse plusieurs des recueils de poésie de Brochu. Cela laisse croire que le besoin d'une parole à soi-même, confiante et harmonieuse, l'a emporté sur un discours voulu mythologique.

AGNÈS RIVERIN
Une île près de l'œil
Planète rebelle, Montréal
2009, 56 pages

Toujours accompagnée sobrement par un fond musical de France Andrée Sevillano, la poésie d'Agnès Riverin est rendue par elle-même sur le CD accompagnateur du livre, qui dit le recueil tout entier, la musique en intermède marquant les sept parties. C'est une austère récitation d'un texte que l'on devine être une longue et belle prosopopée de l'amour. Explorant le corps de l'amant, qui semble parfois lointain, la soupirante avance dans la découverte cosmique du territoire charnel, à coup d'images riches comme « Gris mes yeux où



le bleu ° profond s'éteint avant l'aube ». On sent cette poésie sous le pinceau de la peintre, lumière de l'intime, grisaille du lit à quitter. D'ailleurs de magnifiques photographies en couleur de Jean-Pierre Malo embellissent les pages centrales du recueil.

ANDRÉ GAULIN

LARRY TREMBLAY
L'Arbre chorégraphe
Le Noroît, Montréal
2009, 46 pages

Larry Tremblay est surtout connu pour son théâtre, bien qu'il ait écrit un bon nombre d'essais, de récits et de poèmes. Entre le pouce et l'index, *L'Arbre chorégraphe* occupe peu d'espace ; pas exactement un recueil de poèmes, mais un livre de poésie tout de même. On dira, pour être plus précis, qu'il s'agit d'une relation, celle d'une « expérience poétique » (p. 11).

Divisé en trois parties (« L'inconsolable soif », « La prière du danseur avant le spectacle » et « L'œil du soir »), le livre s'amorce sur une réflexion à propos de la rareté de la poésie (dans son éclosion comme dans sa fréquentation), qui se résume dans une image : « La poésie est un poisson d'or qui, une fois sur un milliard, lance un éclair » (p. 9). Cette rhétorique prépare la suite : l'abandon volontaire du poète qui se défait de ses propres chaînes dans une rencontre manifestement déterminante, celle de l'Inde, qu'incarne la figure d'un homme posté « sous la branche d'un banian » (p. 12) adressant ses conseils au voyageur : « plante une aiguille dans ta pupille ° laisse couler ° l'eau de mots salée ° où s'use l'énigme de ta conscience ° [...] ne tente pas de te retrouver ° le voyage t'efface ° tu arriveras manquera où glisser ta raison (p. 13, 17-18). À ces préceptes succède la danse – celle d'une jeune femme d'abord, puis celle d'Ariel dans la deuxième partie du livre –, qu'accompagnent les questions

métaphysiques soulevées par une vieille femme (« Dis-moi, ° est-ce que l'âme existe ? » [p. 21] ; « Y a-t-il quelque part quelque chose ° qui n'existe pas et qui soit vraie [sic] ? » [p. 24]) et celles du chorégraphe, plus orientées vers l'activité du danseur. Les réponses apparaissent dans l'esprit d'Ariel – et sur la page –, donnent un sens à ses mouvements et au spectacle qui se joue, *Sarabande et sarbacane* : « danser c'est à l'espace ° donner l'occasion ° de sortir de sa tristesse ° ou de son habitude d'être là ° [...] je danse ° et je suis ° cahier registre ° compte rendu de la lumière ° amuseur public ° gourde qui se vide ° ironie du sort ° avalure de dés ° traverse de chemins ° jacassement ° dans les prés roux ° je sarabande et tu sarbacanes ° mais il n'y a rien à dire » (p. 32-33). Est-ce là l'« expérience poétique » véritable, celle d'un corps empêché de parole (« Ariel est muet. Il s'est coupé la langue » [p. 29]) qui trouve pourtant le moyen de se dire dans la mise en scène théâtrale ?

L'œuvre se termine par une promenade dans la ville, rythmée par la succession des jours de la semaine ; belle façon de boucler une expérience animée par la déambulation du corps et de l'âme. Un livre qui, comme le danseur, « fait] de l'espace » (p. 31).

EMMANUEL BOUCHARD

CHRISTIAN VÉZINA
L'inventaire des miracles
Planète rebelle, Montréal
2009, 107 pages

Récitant professionnel connu, Christian Vézina est aussi poète. Sa poésie est faite de petits tableaux vifs de la vie quotidienne et de la flânerie, « Un soir d'octobre » par exemple, toujours à la frontière de la contemplation. D'autres fois, le poète évoque finement l'épaisseur du paysage qui change par l'histoire, ce que rend bien Marcel Sabourin, diseur du poème « Notre bon Saint-Joseph ». Car c'est là l'originalité de cette collection « Poésie » de l'éditeur d'avoir intégré un CD au

recueil. Il faut dire que Vézina, qui a fréquenté maints poètes, a pu compter aussi beaucoup d'amis qui disent ses poèmes (notamment Michel Garneau, Janine Sutto, Robert Lalonde...), accompagnés sobrement mais richement par le compositeur Yannick Plamondon. Les trois dernières pages faites de sa seule musique nous permettent de prolonger l'extase tout en jonglant. Le lecteur-auditeur veut bien suivre le texte (ce que ne lui facilite pas le descriptif final du CD, qui aurait gagné à être plus précis) si bien rendus par autant de voix dont celle de Vézina lui-même, et il a envie de lire plus attentivement tous ces autres textes qui sont restés sans voix, hormis celle du lecteur lui-même, s'il veut bien sonoriser cette poésie écrite dans la marge des jours.

ANDRÉ GAULIN

ROMAN

SIMON BOULERICE

Les Jérémiaades

Les Éditions Sémaphore,
Montréal, 2009, 152 pages

Simon Boulerice a écrit des pièces de théâtre et a remporté en 2009 le prix Piché de poésie de l'Université du Québec à Trois-Rivières pour son recueil *Saigner des dents*. Voici qu'il explore le genre narratif : *Les Jérémiaades* est son premier roman, publié aux excellentes Éditions Sémaphore, fondées en 2003. Il s'avère que l'univers romanesque lui réussit plutôt bien...

Les Jérémiaades raconte les amours peu orthodoxes de deux jeunes garçons, l'un ayant quinze ans et l'autre... neuf ans. On pourrait d'abord penser à des amours innocentes, faites d'amitié et de jeux, où la camaraderie est prise pour de l'amour. Mais il n'en est rien : il est question dans ce récit d'une histoire amoureuse non seulement homosexuelle, mais également pédophile, dans laquelle les étreintes physiques prennent une large part. Nul besoin de dire que le petit roman

de Boulerice dérange : il graffigne un peu notre vision de l'enfance et nous indispose. C'est un livre qui marque. Et c'est heureux.

Le petit Jérémie tombe éperdument amoureux d'Arthur, un adolescent venu rôder le long de la clôture de son école primaire. Il est d'abord séduit par la gentillesse d'Arthur, par l'importance qu'il lui accorde, lui qui à la maison passe toujours après sa grande sœur et, bien sûr, par son assurance et son physique. Après avoir échangé une poignée de phrases, voilà qu'Arthur l'invite chez lui le soir même : « En lui donnant mon numéro de téléphone, je n'étais pas seul. J'avais un petit hamster à la place du cœur. Ma bête hyperactive me grugeait les côtes. [...] Pendant les cours de l'après-midi, notre professeure Thérèse ne remarqua pas qu'un de ses élèves s'était fait mordre le cœur par un adolescent roux. J'étais l'élève qui perdait la vie, le sourire aux lèvres. [...] C'était le 5 septembre et ma vie intime commençait. » (p. 16). Et la maison de brique rouge où habite Arthur devient vite sa chapelle ardente.

Simon Boulerice dépeint Jérémie comme un enfant démesuré, entier, féru d'hyperbole et de romance extatique et bon marché : il est un téléspectateur assidu des *soaps* américains. Jérémie est aussi, on l'aura deviné, un enfant singulièrement seul : sa famille l'élève avec indifférence et il n'a pas vraiment d'amis, hormis cette fille avec qui il correspond. Tout est donc en place pour qu'Arthur devienne le centre de son univers, pour que Jérémie se coule dans leurs amours... et s'y noie.

Le style de Boulerice est remarquable : il sait créer des images percutantes, il navigue habilement entre les jeux enfantins et les gestes d'adulte, parle dans un même souffle de cigarettes Popeye et de sexe. Il sait rendre le personnage de Jérémie aussi attachant que pitoyable, alors qu'il s'aventure dans des dérives que

PÉRIODIQUE

COLLECTIF

Jeu. Revue de théâtre,

n° 132 (octobre 2009)

« Portraits d'une génération »

Montréal, 175 pages

La revue *Jeu*, publication phare du monde théâtral québécois publiée depuis 1976, offre dans son dernier numéro un dossier fort étoffé portant sur des auteurs, comédiens, metteurs en scène et scénographes se distinguant depuis au moins quinze ans sur nos scènes. Le rédacteur en chef, Christian Saint-Pierre, dans la présentation de ce numéro, explique en partie ce choix par le désir de compenser le fait que le tout récent *Dictionnaire des artistes du théâtre québécois*, lors de sa parution, avait été contraint, faute d'espace, de mettre de côté tout un pan de nouveaux visages devenus en peu de temps des figures de proue de la relève. Les gens du milieu et l'amateur de théâtre ne peuvent que saluer ce désir de « remédier à la situation », car les vingt portraits dans ce numéro, s'ils paraissent en effet constitués de créateurs dont le travail mérite d'être souligné, donnent l'occasion surtout d'en savoir un peu plus sur plusieurs jeunes artistes qui ne sont pas nécessairement encore connus de tout un chacun. D'autant plus que le féru de théâtre, même le plus assidu, pour des raisons souvent géographiques, ne sait pas toujours qui fait quoi et de quelle brillante façon sur la scène québécoise. Et justement, ce qui apparaît, à mon avis, comme le plus réjouissant dans cette série de vignettes, c'est l'excellent échantillonnage dans la liste des portraits choisis qui permet autant au public de Montréal de découvrir les créateurs qui s'illustrent à Québec que d'attirer l'attention des gens de la Vieille Capitale sur des artistes montréalais de grand talent... dont la bouille n'apparaît pas nécessairement dans le dernier épisode de *Virginie*. En constatant dans ce numéro de *Jeu* comment peut être foisonnant et prometteur le paysage en devenir de nos créateurs de la scène, on souhaite en même temps que ceux-ci, tout en prenant solidement racine dans leurs milieux respectifs, deviennent suffisamment appréciés et « populaires » pour se voir offrir les occasions d'exercer leur métier sous de multiples cieux. Tout le monde y gagnerait alors, artistes comme spectateurs.

Les vingt portraits, que la revue qualifie de « vibrants », sont tous rédigés par des analystes emballés par leurs sujets, dont ils ont visiblement suivi avec attention l'évolution dès leurs premiers faits d'arme dans la faune théâtrale. Et ces élus sont : Magalie Amyot, Émilie Bibeau, Frédéric Blanchette, Étienne Boucher, Catherine Bourgeois, Alexia Bürger, Sophie Cadieux, Maxime Denommée, Frédéric Dubois, Francis Ducharme, Hugues Frenette, Martin Genest, Johanne Haberlin, Olivier Kemeid, Christian Lapointe, Benoit McGennis, Francis Monthly, Olivier Morin, Marilyn Perrault, et Evelyne Rompré. St-Pierre tient à rappeler d'ailleurs, d'entrée de jeu, les choix déchirants qu'a dû faire l'équipe de rédaction qui n'a pu, à l'instar du *Dictionnaire*..., mettre dans cette liste tous ceux qui auraient bien mérité de s'y trouver. Comme à l'habitude, les articles de ce numéro sont accompagnés de superbes photos noir et blanc qui pourraient faire dire à certains de ses habitués – à l'inverse de ceux d'un célèbre mensuel américain – qu'ils consultent la revue encore plus pour ses photos que pour les articles. Cela dit, sans rien enlever à la qualité des textes publiés.

JOCELYN DUPLAIN



l'enfance ne peut comprendre, ne peut surmonter. Ses jérémiades rappellent en un sens les débordements de la Bérénice de Ducharme : Jérémie est aussi un de ceux qui se fait avaler.

CHANTALE GINGRAS

NICOLAS CHALIFOUR
Vu d'ici tout est petit
Héliotrope, Montréal
2009, 214 pages

Il ne faut pas se laisser leurrer par le ton et le vocabulaire de ce premier roman de Nicolas Chalifour : écrit comme un conte pour enfants, il n'a rien à voir avec le genre. C'est plutôt le contraire. La tension entre contenu et forme vient justement de la légèreté frisant parfois l'incongru et les horreurs auxquelles nous assistons.

L'histoire est ingénieuse et, à nouveau, il faut féliciter la jeune maison d'édition montréalaise d'avoir détecté un auteur hautement prometteur. Quelque part au Québec se dresse un vieux manoir, brûlé lors de la Conquête. Un major s'y établit avec sa femme et sa fille. Il ne sait pas que les lieux sont occupés par ce qui semble être un lutin dont la passion principale est d'épier les occupants de la maison. Narrant l'histoire du manoir dans une langue proche de celle des enfants, cet être infiniment petit assiste à des scènes troublantes (du viol en série) entre le propriétaire et une servante dont s'est épris le lutin. Coup de théâtre : un matin, on trouve l'ancien militaire pendu à une branche d'un vieux pommier. Soit dit en passant, les pommes, qui sont souvent piquées des vers, sont une métaphore filée tout au long du livre. Le manoir est abandonné, tombe en ruines, jusqu'à ce qu'un promoteur le transforme, après plus de deux siècles, en hôtel de luxe, « mag-ni-fi-que », avec tout le confort moderne.

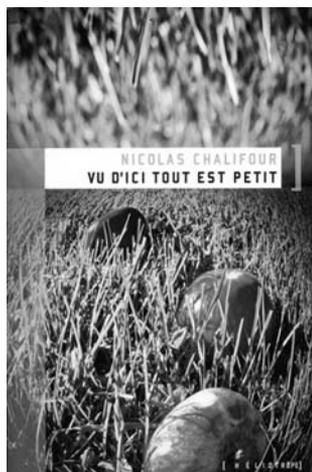
Le lutin tombe amoureux à nouveau, cette fois d'une superbe femme de chambre, belle comme une pomme prête à être cueillie.

Mais, hélas !, la même vieille et sombre histoire se répète : un chirurgien séduit l'objet d'adoration du petit être pour suivre ses penchants de sadique, aidé en cela d'un des serveurs de l'hôtel. Le lutin se venge d'une manière on ne peut plus terrible : sans révéler la fin de l'histoire, soyez assuré que le dénouement n'a rien à envier à Stephen King.

Sans la langue de la voix narrative et les raisonnements, tout comme les tours que joue le lutin aux clients et au personnel du manoir, il s'agirait simplement d'une sorte de thriller déguisé en conte de fées. Un exemple : le petit bonhomme assiste en catimini à un mariage où il se rend compte qu'une vieille et grosse femme s'est affalée dans un fauteuil. Pour être plus confortable, elle a enlevé ses dentiers. Le lutin – il est âgé d'au moins deux siècles et demi – a perdu ses dents depuis belle lurette. Alors il vole les prothèses. Vous imaginez la suite ?

Cet équilibre entre taquineries, espièglerie, méchanceté enfantine et la vengeance sans merci de l'être qui souffre comme un adulte des trahisons dont il est la victime, séduisent le lecteur. Bref, avec ce premier roman d'un jeune écrivain, une nouvelle voix s'ajoute à la littérature québécoise, une voix fraîche, intelligente à souhait, au registre parfaitement posé. Écoutez-la, vous en redemanderez d'autres arias.

HANS-JÜRGEN GREIF



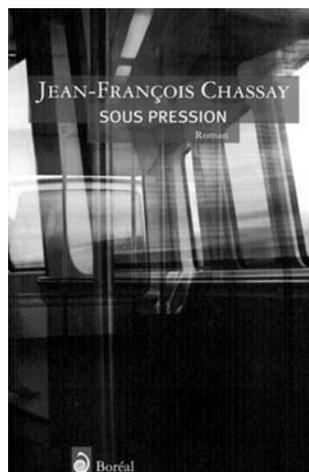
JEAN-FRANÇOIS CHASSAY
Sous pression. Tragédie potentielle annoncée en neuf tableaux, un prélude et une fin de journée.

Boréal, Montréal
2010, 224 pages

Professeur au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal et auteur de plusieurs romans et essais, Jean-François Chassay nous offre, dans *Sous pression*, le récit des vingt-quatre dernières heures de la vie d'un homme qui a prévu mettre fin à ses jours le soir même à minuit. L'homme aux idées suicidaires est un physicien de quarante-sept ans, séparé depuis environ vingt ans et qui a le sentiment de se fondre à la grisaille et au néant de son existence, une existence de grande solitude dans un monde où tout va trop vite et où les véritables relations humaines sont rares. Afin de ne pas sombrer totalement dans l'apathie et pour se prouver qu'il n'est pas un mort parmi les vivants, matin et soir il se marque le ventre à l'aide d'un couteau. La douleur physique ne parvient pas à égaler l'une de ses plus vives déceptions, le désintérêt de son fils pour ce qu'il fait et ce qu'il est. Tout semble concourir à les éloigner l'un de l'autre, le fils, indifférent à l'étude des particules élémentaires de la matière, est devenu mécanicien alors que son père déteste les voitures. La relation quasi inexistante du physicien

avec son fils le tue à petit feu et est l'une des causes de la fracture qui s'est produite en lui. Au cours de cette journée qui sera probablement la dernière, le protagoniste du roman rencontre tour à tour des personnes importantes de son entourage qui tenteront bien souvent maladroitement de le dissuader de commettre l'irréparable. Étant eux-mêmes englués dans leurs problèmes personnels et leurs souffrances, ces individus s'avèrent incapables de le supporter et d'éprouver de la compassion pour un homme qui, à leurs yeux, possède tout pour être heureux, soit la santé, l'argent, l'intelligence et le succès professionnel. Malgré l'apparente abondance dans laquelle il vit, cet homme a l'impression que l'espoir s'est broyé en lui et qu'il ne pourra plus renaître. À la fin de la journée, après les neuf entretiens d'une heure durant lesquels il a été en grande partie muet et a plutôt écouté les confidences de ses amis, maintenant qu'il est à nouveau seul, il devra choisir s'il continue à vivre ou non.

S'intéressant aux rapports entre science et littérature et notamment à la figure du savant dans la fiction, l'auteur, tant par ses œuvres romanesques que par ses travaux théoriques, tient à souligner l'importance de la science et de son savoir dans la culture. Les références à la littérature, à la science, à la peinture et à la musique foisonnent dans cette œuvre où il dénonce entre autres un certain manque de culture de la société québécoise. Sur le plan humain, ce roman témoigne des difficultés de communication qu'il y a fréquemment entre les êtres, mais aussi d'un malaise ainsi que d'un sentiment d'impuissance face à la détresse d'autrui et, particulièrement, face au suicide. Le récit de Jean-François Chassay nous rappelle que la souffrance psychologique n'a pas de visage, elle peut toucher tous les individus peu importe leur parcours de vie, leur classe sociale ou leur profession. L'écriture de Chassay



est juste, percutante, elle échappe à la linéarité, l'auteur ayant su varier les styles selon les prises de parole de chacun de ses personnages. Roman à lire et à relire pour la richesse de l'écriture et les réflexions qu'il suscite sur le sens de la vie et de la mort.

MAUDE COUTURE

ANNIE CLOUTIER

La chute du mur

Triptyque, Montréal
2010, 280 pages

Avec son premier roman, *Ce qui s'endigue*, Annie Cloutier, étudiante à la maîtrise en sociologie à l'Université Laval, m'avait séduit par la qualité de son écriture et par la maîtrise de la narration. *La chute du mur*, son deuxième, saura rejoindre de nombreux lecteurs pour les mêmes raisons.

Encore ici, la jeune auteure mène en alternance d'un chapitre à l'autre deux intrigues. L'une s'amorce et se termine à et au Québec en 1980-1990, mais se déroule en majeure partie en Allemagne, alors que la seconde s'amorce à New York, avec la chute des tours du World Trade Center. Deux pays, deux témoignages sur deux événements qui ont marqué l'Histoire contemporaine : la chute du mur de Berlin en novembre 1989 et celle des deux tours, le 11 septembre 2001. La première met en scène Liv Simard, une adolescente âgée de seize ans de Notre-Dame-des-Laurentides, double de la romancière, qui, comme son héroïne, a obtenu une bourse de l'organisme International Exchange pour aller terminer son cours secondaire en Allemagne. Comme elle, Liv est accueillie à Nordeastedt, dans la région de Hambourg, par une famille de musiciens, les Eichmann, dont l'auteur s'est grandement inspirée pour créer Jutte, la mère, et Herbert, le père. L'adaptation est toutefois difficile pour une jeune fille qui n'a jamais quitté le foyer familial, d'autant plus difficile qu'elle ne maîtrise pas bien la

langue allemande. En plus, elle doit composer avec l'intransigeance du père autoritaire. Voilà qui lui pèse jusqu'au jour où, en novembre, elle refuse de participer à une excursion à Brême avec les jeunes de sa classe. Bien déterminée à tenir tête à ses parents d'accueil, elle fait tout comme et, en se rendant à la gare pour rejoindre le groupe, elle se réfugie plutôt pour la fin de semaine chez Jessica, une élève américaine, en mobilité comme elle. C'est lors de cette visite qu'elle peut suivre, à la télévision, sans que son amie s'en préoccupe, la chute du mur de Berlin. Après avoir été victime, dans sa naïveté, des assauts d'un jeune homme, en visite aussi, chez cette amie, elle songe à se rendre à Berlin, pour célébrer avec la foule massée de part et d'autre du mur ébréché. Elle renonce toutefois à ce projet et revient dans sa famille d'accueil, sans dévoiler un seul mot de sa mésaventure. Quelques jours plus tard, elle rencontre pour la première fois Jürgen, le fils Eichmann, sensé être aux études à Seattle, qui accompagnait un ami et qui a assisté passivement au viol dont elle a été victime. Il n'en faut pas plus pour qu'elle décide, après s'être expliquée avec Jürgen, de revenir à Québec un peu avant Noël, déçue de son expérience.

L'autre intrigue s'amorce précisément le 11 septembre 2001, alors que Liv, devenue traductrice à New York, doit se rendre d'urgence à l'école pour y récupérer sa fille



Sabine, âgée d'une dizaine d'années, au moment où les tours sont en train de tomber. Sabine, on l'apprend alors, est privée depuis sa naissance de la présence de son père, un Allemand qu'elle n'a jamais rencontré. Grâce aux souvenirs de Liv nous est alors révélé tout ce qui s'est passé depuis son retour d'Allemagne : son départ pour Longueuil, après la séparation de ses parents, son retour aux études, son aventure avec Jürgen, qu'il a rejointe à Montréal et qu'il a abandonnée, enceinte ; son aventure aussi avec Philippe Dupré, médaillé d'argent en patinage de vitesse longue piste à Albertville, son premier amour, qui réapparaît après près de dix ans absence, à la suite de son divorce...

Les deux intrigues sont bien menées. La jeune romancière a réussi son pari et a donné à la littérature québécoise une œuvre qui garde en haleine ses lecteurs du début à la fin. Elle pose un regard lucide sur la société, sur la vie des jeunes en particulier qui doivent composer avec l'alcool, la drogue et la recherche de liberté. L'écriture d'Annie Cloutier est de belle qualité, sauf cette réserve : les longs passages en langue anglaise et plusieurs phrases en langue allemande en décourageront plus d'un. Pourquoi une telle technique, quand on peut facilement imaginer que des Allemands peuvent s'exprimer en français dans une œuvre d'imagination ? Voilà qui, moi, m'agace autant que le



lexique des mots et expressions en néerlandais en annexe à son premier roman. Toutefois, il faut préciser qu'Annie Cloutier sait raconter une histoire à partir de son propre passé et la rendre crédible.

AURÉLIEN BOIVIN

MARC FISHER

Parce que c'était toi

Québec Amérique, Montréal
2010, 280 pages

L'avocat Albert Berlitz ne maîtrise plus la langue de l'amour. Lydia, sa femme, s'éloigne ; Jacquot, leur jeune fils, semble vouloir se réfugier dans un monde imaginaire ; des amis proposent une croisière aux Bermudes. Là, on entre dans le fameux triangle et son pouvoir maléfique : Lydia oublie Albert (qui l'avait trompée avec sa secrétaire) et tombe dans les bras du psychiatre Jean, le meilleur ami d'Albert. Désespéré, car il veut reconquérir Lydia, ce dernier s'empresse d'apprendre comment faire voyager son âme. Et ça marche, cette combine, puisque le héros découvre des choses peu banales : son père vient de se suicider (il est tombé dans les rets d'un agent véreux à la Ponzi, de mèche avec le ministre des Finances) ; Lydia ne le sait pas, mais elle aime encore son mari ; Jacquot a le don de voir l'âme des autres ; sa belle-fille Tatiana se fait (presque) violer par un sinistre individu. Alors, Albert devient la réincarnation de *Mon fantôme d'amour* (version française de *Ghost*), assomme le violeur, retrouve l'amour de Lydia, mais est assassiné dans son lit par le chauffeur du ministre (n'oubliez pas que l'âme de notre fiéffé *superman* était en train de voyager), assiste à ses propres funérailles pour, ô bonheur !, ressusciter, sain de corps et d'esprit, aux côtés de Lydia, car la balle n'a fait qu'effleurer son crâne. Le violeur et l'agent véreux sont coffrés, le psychiatre est oublié, Tatiana ne mettra plus des fringues trop sexy. *Happy end.*

L'auteur à succès (par sa série *Le millionnaire*) a fabriqué une de ces merveilles pour midinettes,

à lire dans le métro et à oublier aussitôt. Ce malheureux mélange d'ingrédients à la *new age*, ce bouillon insipide et sans surprises, ce *remake* inepte d'un film qui en a fait pleurer plus d'une, me font poser l'inévitable question : pour-quoi avoir publié cela ? Sur la page couverture, l'éditeur cite Christine Michaud, de *Salut Bonjour*, qui dit de ce premier roman d'amour de Fisher qu'elle en a tourné « les pages à toute vitesse ». Peut-être parce qu'elle avait hâte d'en finir, la sauce étant trop sucrée, le mot « amour » revenant jusqu'à l'écoeurement total. Le glaçage de cette tarte s'avère être une mince croûte sèche qui s'effrite dès qu'on la regarde. Décidément, les produits utilisés pour cette chose sont trop artificiels et sans saveur. Passons sur les innombrables fautes de français, les anglicismes, les phrases mal fagotées, les coquilles, l'intertextualité mal comprise, avec des références à la 5^e de Malher [sic] et à *Mort à Venise*. L'auteur, je le crains, n'a jamais lu ou saisi le texte de Thomas Mann, tout comme il n'a pas lu *Le baiser de la femme araignée*, se contentant de visionner les films (et encore). Bref, au lieu de faire ses classes, il a rédigé à toute vitesse une machine qui fera sans doute le bonheur de celles et de ceux qui ont la larme facile. Les roues de l'engin sont toutes empruntées, et ça roule en perdant un boulon ici, une vis là, pour s'affaïsser, enfin ! sur le mot *amour*, qui rime avec « toujours » (p. 280). Mais ça, vous l'aviez deviné, n'est-ce pas ?

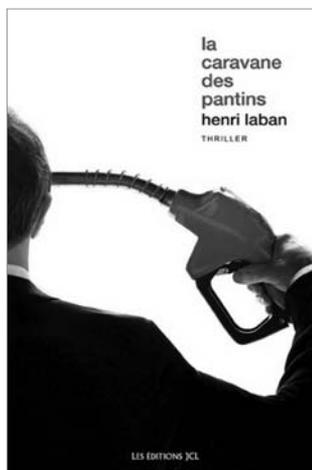
HANS-JÜRGEN GREIF

HENRI LABAN

La caravane des pantins

Les Éditions JCL, Saguenay
2010, 448 pages

Henri Laban a bien connu, au cours de sa carrière de spécialiste en développement de marchés, le monde qu'il nous décrit dans son livre, *La caravane des pantins*. Il est né en France et sa formation en informatique l'a conduit dans plusieurs



pays étrangers, à la solde de grandes entreprises mondiales de télécommunications.

En parallèle de ses activités professionnelles, il a sans cesse nourri une passion pour la littérature, à laquelle il s'est empressé de donner libre cours lorsqu'il a mis fin à ses activités professionnelles pour se fixer au Québec, dans les Cantons de l'Est. Déjà, en 2008, il a publié un premier roman, *Passion close*, aux éditions JCL. Il nous revient avec un nouveau thriller dont la qualité le dispute à l'intérêt.

À l'emploi d'une grande entreprise albertaine qui fournit des équipements aux producteurs de pétrole, Marc coule une existence relativement tranquille dans un hôtel tunisien, un véritable palace où se trafiquent toutes sortes de denrées et où la corruption est de la plupart des transactions.

Mais voilà qu'il est enlevé en compagnie de trois autres personnes en vacances en Tunisie, dont il n'a jamais entendu parler. Ces compagnons d'infortune sont Albert, un comptable, son épouse Camille, de même que Cate, une musicienne russe née dans un goulag de Sibérie. Quant à leurs ravisseurs, ce sont manifestement des mercenaires, mais on ne sait trop qui les commandite ni quels sont les objectifs qu'ils poursuivent. On les conduit dans le désert profond, de l'autre côté de la frontière lybienne, un voyage éprouvant qui ne leur épargne rien, au

terme duquel ils se retrouvent au cœur d'une tribu de troglodytes aux mœurs absolument déroutantes.

Les otages jouent leur vie, ni plus ni moins. À la suite de l'exécution d'Albert, Marc devra déployer toutes ses ressources pour se sortir de ce traquenard en compagnie de Cate. Et il découvrira enfin comment il a été victime d'une machination qui a dérapé et comment il est devenu un témoin gênant qu'on cherche désormais à neutraliser.

L'intrigue de ce suspense est un chef-d'œuvre d'ingéniosité. Sans jamais nous ennuyer par des descriptions interminables et compliquées, l'auteur nous guide dans les méandres des transactions commerciales internationales, où le contexte politique, les luttes de pouvoir et la soif de puissance jouent un rôle occulte. Il nous convie à la découverte de populations isolées en plein Sahara, soumises à des règles étranges et à des rites cruels ou proprement exotiques. Ce livre nous assure une constante découverte et on ne saurait s'y ennuyer.

Mais Laban ne se contente pas de nous balader à travers les aventures et péripéties qu'exige l'intrigue. Au fil du développement se noue une histoire d'amour, qui se développe tout en finesse et en nuances, qu'on sent davantage monter par des allusions à peine sensibles tout au long du roman et qui s'épanouit pour prendre toute la place et conditionner toutes les décisions.

La caravane des pantins est encore soutenu par un style remarquable, qui fait une large place à l'humour finement ciselé, qui cultive volontiers l'évocation et les images choc et qui brille par son originalité. Il s'agit d'un style pétillant qui non seulement éblouit, mais qui sait également se modeler aux exigences des diverses situations.

Voilà certes un thriller d'exception, un polar qui passionne autant qu'il séduit, un roman bien ficelé, auquel,

vraiment, on ne saurait trop quoi demander de plus. C'est un livre qu'on ne se contente pas de dévorer, mais qu'on a aussi plaisir à relire pour l'envoûtement dans lequel il nous plonge.

CLÉMENT MARTEL

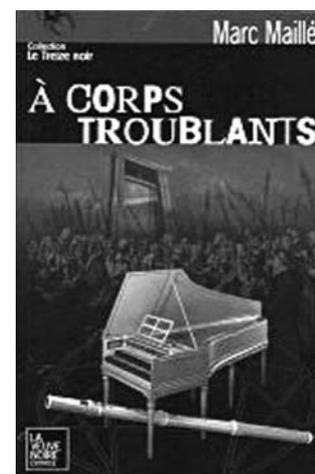
MARC MAILLÉ

À corps troublants

La Veuve noire éditrice,
Longueuil, 2008, 257 pages

Après avoir présenté *De la couleur du sang* en 2007, Marc Maillé publie son deuxième roman policier, *À corps troublants*. Dans ce récit qui se déroule dans la France des années 1770, M. Bélanger, maître relieur et membre d'une secte qui œuvre contre la monarchie, initie son fils Nicolas aux idéaux de son groupe, principes qui augurent la Révolution française. Loin de se soucier du sort des Français, Nicolas, de son côté, lutte entre son désir pour les hommes et celui de plaire à son père.

Pendant ce temps, le marquis de Croissy, fils d'un homme puissant et riche que l'on vient d'assassiner, se voit offrir une mission qu'il ne peut refuser. Le père Policarpe, ancien maître d'école de Nicolas, sait bien que son élève est attiré par la gent masculine. Après avoir tenté d'initier son protégé aux plaisirs de la chair, le père Policarpe fulmine en observant Nicolas se dérober chaque fois qu'ils se rencontrent. C'est pourquoi il fait



appel à de Croissy, à qui il implore de faire prendre conscience au jeune adulte de sa vraie nature.

Les destins de Xavier de Croissy et de Nicolas se croiseront ainsi, mais l'assassinat du père du marquis révélera aux deux hommes le lien plus crapuleux qui les unit, alors que les enquêteurs soupçonneront M. Bélanger des meurtres qui ont été commis.

L'écriture de Maillé, extrêmement bien menée, coule de source. L'auteur maîtrise habilement la langue et sait captiver son lecteur par ses phrases riches et son style flamboyant. D'ailleurs, on appréciera le jeu de mots du titre, qui résume parfaitement le récit. Or on ne devrait pas catégoriser ce récit comme « roman policier », puisque c'est là la plus grande déception. L'histoire d'amour entre deux personnes d'un même sexe demeure plus intéressante que l'intrigue policière, si cette dernière

existe vraiment. En effet, on ne sent pas captivé par les recherches des policiers qui tentent de trouver le coupable, d'autant plus que l'on connaît son identité. La fin est d'ailleurs décevante, le choix de la dernière phrase étant un peu trop cliché. Malgré tout, la relation entre les deux hommes et l'écriture bien maîtrisée de l'auteur valent à elles seules la lecture.

CATHERINE GINGRAS

HENNING MANKELL
Les chaussures italiennes
Traduit du suédois
par Anna Gibson
Seuil, Paris 2009, 343 pages

Dommage que Mankell soit surtout connu pour sa série de romans policiers « Kurt Wallander » (le Seuil en a publié une douzaine), car cet auteur, très prolifique, écrit également des romans qui montrent la face cachée de la

Suède, celle des immigrants venus du monde entier, souvent illégalement, et dont le sujet est repris ici.

Après une terrible erreur professionnelle, le chirurgien Fredrik Welin s'est retiré dans une petite île au large de la côte. Il y a une dizaine d'années, il a amputé une jeune nageuse, Agnes, de son bras droit, alors qu'une tumeur maligne avait été diagnostiquée dans le bras gauche. Sa retraite ressemble à une peine de prison, son seul visiteur est le facteur. En effet, Welin fuit devant ses échecs : il n'a jamais cherché à s'excuser auprès d'Agnes, il a abandonné Harriet, son ancienne fiancée. Cependant, un soir d'hiver, le facteur la dépose sur la mer couverte de glace. Harriet est atteinte d'un cancer généralisé. Avant de mourir, elle veut savoir pourquoi Welin l'a laissée. Peu après, elle lui apprend qu'il a une fille, Louise, jeune femme hors

de commun qui dénonce des injustices et des erreurs causant des torts irréparables au patrimoine de l'humanité, comme les tableaux rupestres de Lascaux. Du coup, la bulle que s'est créée Welin éclate. Il part à la recherche d'Agnes, la retrouve ; elle s'occupe de jeunes filles « irrécupérables », qui fuguent et commettent des larcins, comme cette énigmatique Sima, qui se rend chez Welin pour s'y suicider. L'ancien chirurgien craint d'attirer la mort : sa chienne, sa chatte, Sima, Harriet, toutes meurent chez lui au cours de l'été. Jusqu'à ce que Louise s'y installe et qu'il offre à Agnes de l'y accueillir, elle et ses filles.

La solitude, l'angoisse, le dégoût de vivre sont au centre du récit ; seul l'amour apporte de la lumière. Comme tous les personnages, la figure de Welin est remarquable : il parle peu, n'argumente pas, ne livre que le substrat de sa pensée. Il

IRIS HANIKA
Une fois deux
Traduit de l'allemand
par Claire Buchbinder
Les Allusifs, Montréal
2009, 277 pages

Une histoire que l'on croit avoir vue mille fois : Thomas, ingénieur informaticien, quarante-cinq ans, rencontre dans un bar berlinois Senta, apprentie galeriste, de quelques années sa cadette. C'est le coup de foudre. Il croit avoir trouvé l'incarnation de Vénus ; elle, plus perspicace, remarque bien son petit bedon de bière, le corps peu musclé (il travaille avec son cerveau). Mais ce regard ! Vert comme la mer, troublant (il souffre d'un léger strabisme). Bref, irrésistible. Alors ils ne font que ça pendant dix jours, qui leur semblent une éternité. Après quoi Senta se confie à Aline, sa meilleure amie. Pendant qu'elle parle, elle se rend compte qu'elle est en train de raconter cette même histoire pour la énième fois. Les hommes sont tous les mêmes. Ils veulent juste coucher,

coucher. Après, ils abandonnent celle qu'ils ont (ou pas) engrossée. Alors, Senta se soûle, de chagrin : un autre qui ne la comprend pas ! Larmes, dépression, puis rire de sa bêtise, mais toujours l'œil coquin quand le garçon de table lui apporte un autre demi-litre de vin. Sur ces entrefaits, Thomas arrive, est choqué, la ramène chez elle, puis ne la voit plus. Mais elle a dit trois phrases : « Tu as de si beaux yeux. Je t'aime. Tu es mon destin », qui lui reviennent sans cesse. Il les pétrit inlassablement, conclut que Senta est la femme de sa vie, retourne la voir, alors qu'elle l'a déjà classé dans son tiroir des amours perdues. Elle se jette dans ses bras.

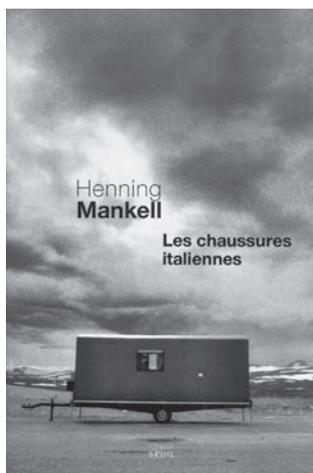
Si vous croyez à une histoire banale jusqu'à l'imbécillité, détrompez-vous. Une fois la prémisse établie que Vénus et Mars ne se comprendront jamais, vous lirez une histoire toute neuve, éclairée sous des lumières constamment changeantes, épicée à souhait par un humour féroce et impitoyable (pour les deux sexes), une faculté d'ana-

lyse exceptionnelle (l'auteure est lacanienne...), mais, surtout, un style ultra précis, un feu d'artifice narratif (monologues intérieurs, changements de voix, interprétations, etc.), des clins d'œil aux grands classiques allemands ou encore à des chansons sur Berlin (ici, la traductrice aurait dû insérer, pour le bonheur des lecteurs non germanophones, les sources dans lesquelles a puisé Hanika). C'est drôle, touchant, pénible, jamais ennuyeux. Une leçon qui vaut

bien plus qu'une série de séances chez le psy. Cette dissection d'une relation – qui pourrait se muer en amour – sera ce que vous aurez lu de mieux sur les relations homme-femme. Hanika vous livre un pur délice, bon pour la santé mentale et physique : cerveau apaisé, rate dilatée.

HANS-JÜRGEN GREIF





reflète l'image de son pays austère, au climat rude, où toute erreur, chaque péché se paient tôt ou tard. Les regards que ses habitants se jettent entre eux et qu'ils posent sur l'étranger sont empreints de sévérité, de lucidité. On ne se joue pas la comédie (ce qui empêche en même temps que le récit se transforme en mélodrame). Bref, nous sommes plongés dans la plus pure tradition protestante : il n'y a pas d'intermédiaire entre l'homme et Dieu, dont la voix est réduite à un murmure alors que le Diable exploite les faiblesses de ses victimes. Un livre grave où Mankell ne nous accorde pas de répit, comme il l'avait fait dans *Tea-Bag* (2007) dont les protagonistes sont des immigrants parqués dans les faubourgs des grandes villes afin qu'on les oublie, mais avec des caractères secondaires qui nous détendent.

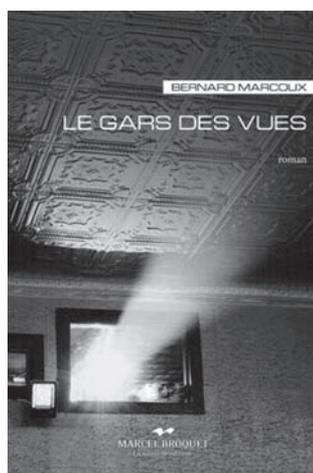
HANS-JÜRGEN GREIF

BERNARD MARCOUX

Le gars des vues

Marcel Broquet éditeur
Saint-Sauveur
2009, 141 pages

Depuis sa jeunesse, Bernard Marcoux écrit des pièces de théâtre, des poèmes et des nouvelles. Toutefois, ce n'est qu'en 2004 que cet ancien professeur de français et de littérature fait paraître son premier roman, *Ève*. Après avoir été finaliste au concours de nouvelles de Radio-



Canada en 2006 pour son récit intitulé « Si par une nuit d'hiver une voyageuse », il publie en 2009 *Le gars des vues*, son quatrième roman, qui dépeint la vie d'un quinquagénaire divorcé engagé comme « gars des vues ».

Hervé Léger est un « pas très », comme il le dit si bien. Il n'aime pas parler pour rien et a un tempérament lymphatique. Après deux divorces et la mort de son père, de qui il a toujours été très proche, il décide de voyager en Italie. Dès son retour, sa vie tranquille et banale est bouleversée lorsqu'il remarque dans son courrier une circulaire sur laquelle on lui offre un emploi comme gars des vues. Étant le seul à se présenter au rendez-vous, il est embauché. Sa seule tâche se résume à appuyer sur deux boutons : l'un éteint les lumières, l'autre transmet l'image. Par pur hasard, il assiste au visionnement du premier long-métrage qu'il a vu en compagnie de son père, et cette projection évoque des souvenirs précieux qui lui rappellent leur passion commune pour le cinéma. Le lendemain, la même situation se produit : le film représente un autre moment marquant vécu entre Hervé et son père. C'est ainsi qu'il revoit, les uns à la suite des autres, de façon chronologique, toutes les œuvres cinématographiques qui ont contribué à embellir cette relation père-fils. Mais qui a orchestré tout cela ? Une chose est sûre, Hervé

Léger sortira grandi de cette expérience, sorte d'héritage que lui a légué son père.

Dans ce roman, Marcoux excelle dans l'art de décrire l'amour qui unit un parent à son enfant. Riche en émotions, non seulement ce récit émeut par son réalisme, mais il fait rire par son humour subtil. D'ailleurs, les cinéphiles apprécieront l'importance donnée aux films de répertoire et les autres voudront en connaître davantage sur les Truffaut, Fellini, Varda de ce monde.

CATHERINE GINGRAS

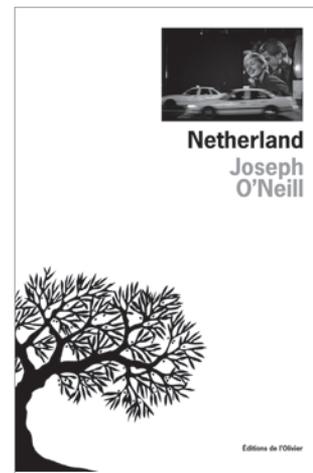
JOSEPH O'NEILL

Netherland

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Wicke
Éditions de l'Olivier, Paris
2009, 299 pages

Hans van den Broek vit avec sa femme Rachel et leur jeune fils Jake à New York. Hans est analyste financier, Rachel, avocate. Quand survient l'attentat du 11 septembre, elle repart avec Jake à Londres où elle se lie avec un chef cuisinier. Malgré les voyages fréquents de Hans, le couple se désintègre. En pleine mélancolie, Hans rencontre Chuck, étrange personnage venu de Trinidad, un mordu du cricket, sport peu apprécié aux États-Unis. Personne ne sait de quoi vit Chuck et où il peut trouver l'argent pour lancer le cricket comme nouveau sport national. Bientôt, Hans entre dans un monde qu'il ne connaissait pas : celui des gens à la peau foncée, Pakistanais, Indiens du Sud, tous accros de cricket, leurs petites combines pour vivre dans ce pays réputé pour laisser à chaque habitant sa chance de réussir. Un jour, on retrouve Chuck dans un canal, noyé, les mains liées. On ne connaîtra jamais la raison du meurtre (règlement de compte ?). Hans retourne à Londres ; sa femme a été larguée par le chef ; la famille se retrouve.

Il s'agit du troisième roman de l'auteur (les deux précédents n'ont pas laissé de trace). Mais voilà que Barack Obama dit, en



passant, qu'il a beaucoup aimé ce roman. Résultat : dès le lendemain, *Netherland* se trouve sur la liste des best-sellers américains, ce qui est normal. La critique compare le roman au *Gatsby* de Fitzgerald (il en est manifestement redevable), le met au même niveau que les livres « post-11 » de Jay McInerney, Jonathan S. Froer, par exemple. Rien n'est moins vrai : il ne s'agit pas d'un roman sur l'attaque du 11 septembre mais de ses effets sur un couple qui bat de l'aile. Ce n'est pas une histoire d'amour retrouvé mais celle d'un difficile recollage et d'un ajustement réciproque de deux êtres aux comportements opposés. Et ce n'est pas non plus le récit d'une curieuse amitié entre deux amateurs de cricket : Hans joue le rôle du naïf alors que Chuck le roule de toutes les façons possibles, par ses discours quintessenciés, ses manières faussement britanniques, la façade soignée d'un criminel sans envergure.

Ce qui surprend lors de la lecture, c'est l'absence complète d'un centre : le texte va dans toutes les directions, épouse les théories sur le déclin de l'empire américain, de la bulle informatique à celle du marché immobilier en passant par le 11 septembre. Des pages interminables, ennuyeuses à souhait sur le cricket, sur les hésitations et les tergiversations des personnages, sur la banalité de la vie quotidienne, les erreurs et la stupidité des huit années sous Bush et compagnie, la guerre

insensée en Irak – tout a été dit ailleurs, et bien mieux. Seul point positif : le monde inconnu états-unien des immigrants caribéens (et, si cela vous intéresse, les règles mystifiantes du cricket). En résumé, la critique internationale, française surtout, s'est jetée aveuglément sur ce livre en lui conférant des qualités inexistantes, un *scoop* rêvé à cause d'une phrase d'Obama. Une fois l'excitation passée, le lecteur se rendra compte qu'il s'égare, s'ennuie et perd l'intérêt. Même une excellente traduction n'y change rien.

HANS-JÜRGEN GREIF

ANN PACKER

Chanson sans paroles

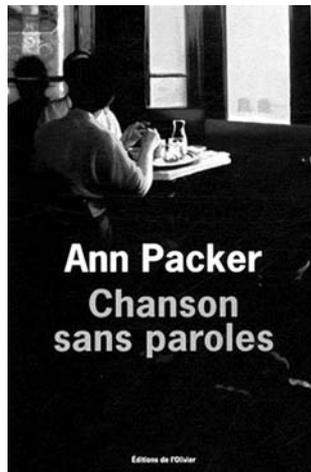
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Michèle Hechter
Éditions de l'Olivier, Paris
2009, 423 pages

Voici un roman américain à la facture classique : bien construit, recherché à fond, un problème central, des personnages typés, pas trop de changements dans les lieux et, surtout, des explications quant aux raisons qui poussent tel ou tel protagoniste à poser des actes qui, à prime abord, semblent incompréhensibles.

Ici, Lauren, quinze ans, se taillade les poignets. À la maison, tout le monde l'aime. Son père est un gros bonnet dans l'industrie de Silicon Valley ; sa mère se voue corps et âme à sa famille ; son frère, un adolescent sympathique, ne comprend pas le geste de sa sœur. Elle a une bonne amie ; ses résultats scolaires sont bons. Alors, pourquoi ? Personne n'a remarqué que Lauren est devenue amoureuse de Jeff. Elle a tenté de l'approcher, avec un peu trop de nonchalance peut-être : « Je suis Lauren ». C'est tout. Mais Jeff n'a pas réagi ; pire, il l'a gratifiée d'un sourire moqueur. Alors le monde s'écroule autour de Lauren, elle se trouve grosse, laide, idiote, sombre dans une dépression que son entourage met sur le compte du dérèglement hormonal temporaire dont souffrent bien des jeunes

filles. En même temps, la meilleure amie de sa mère traverse, elle aussi, une mauvaise passe (un amour malheureux, bien entendu). Bref, elle n'est pas « disponible » quand la mère de Lauren en aurait « terriblement, horriblement » besoin (les termes sont récurrents dans le livre). Silences funestes, rupture puis retrouvailles.

Un magnifique roman pour le métro, la salle d'attente chez le médecin, afin d'oublier pendant quelques heures ses propres malheurs : les gens riches ont les leurs, bien plus accablants que les nôtres. Mieux encore, ce livre est une immense leçon de psychologie où l'on comprend, enfin, que les femmes sont dotées d'une intelligence intuitive, d'une sensibilité à fleur de peau. Les hommes vivent sur une autre planète, ils ne comprennent jamais rien. Ce n'est pas que le roman de Packer soit



mauvais, loin de là. L'auteure ne dit rien de faux, elle a consulté et bien écouté les psychiatres, psychologues, pour rendre plausible l'acte d'autodestruction de Lauren ainsi que sa très lente remontée dans le monde quotidien. Toutefois, tant d'analyses psychologiques épuisent le lecteur au lieu de le stimuler. De toute évidence, le roman américain, du moins celui qui verse dans l'étude de l'âme, ignore ce qui s'est fait par les grands écrivains du début du XX^e siècle : Barrès, Gide, Schnitzler, Hofmannsthal, Marais, Musil en tête. Au lieu de procéder à une vivisection de leurs *sujets*, ils les ont approchés avec prudence et beaucoup de circonspection. Jamais d'intrusion brutale, pas de microscope, pas de discours médico-pharma-poétique. Juste des sondages de l'âme, où un mouvement de la main ou un regard valent mille mots et autant d'images.

HANS-JÜRGEN GREIF

CHANTALE POTVIN

Le pensionnaire

Les Éditions JCL, Saguenay
2010, 188 pages

C'est une histoire d'horreur que nous présente Chantale Potvin dans ces quelques pages. *Le pensionnaire* jette un éclairage cru sur la situation faite au peuple autochtone au Canada, par une loi inique au point de départ, par ceux ensuite qui ont été chargés de la faire observer et qui s'y sont appliqués non seulement sans discernement mais en multipliant les humiliations, les cruautés et les abus.

En 1976, le gouvernement fédéral canadien adopte la *Loi sur les Indiens*, aux termes de laquelle tous les enfants autochtones tombent sous sa tutelle. En 1920, la fréquentation du pensionnat devient obligatoire pour les autochtones dont l'âge se situe entre six et quinze ans. 200 pensionnats verront le jour au total, dirigés conjointement par le gouvernement et les églises chrétiennes présentes sur le territoire.

L'objectif de cette vaste opération est très clair : assimiler les Indiens, procéder ni plus ni moins à un génocide culturel. La Loi l'énonce sans ambages : « Tant qu'ils conservent leur langue, les Indiens sont impossibles à assimiler. »

Le pensionnaire n'est pas tout à fait un témoignage. L'auteure a procédé à la création d'un personnage fictif à partir de diverses entrevues qu'elle a réalisées auprès de victimes des pensionnats indiens. Ce personnage est né de la fusion des confessions recueillies. Il est donc très réel et l'histoire qu'il nous présente comme narrateur et acteur principal est tout à fait crédible. Elle n'en est pas moins insoutenable par moments.

On l'aura compris, ce n'est pas le respect des Indiens qui motive le personnel de ces pensionnats. De plus, l'auteure évoque la possibilité que le fait pour les religieux d'y être affectés constituait une sorte de punition, une rétrogradation dans la hiérarchie religieuse. Il est absolument interdit aux jeunes autochtones de parler leur langue. On leur retire tout ce qui peut les identifier à leur peuple, notamment leurs vêtements et leur moindre objet personnel. On leur coupe les cheveux et on les casse sans ménagement à la culture prétendument dominante, celle des Blancs.

Les punitions sont fréquentes et impitoyables. Les cruautés et sévices corporels se multiplient, auxquels s'ajoutent les abus sexuels, toutes exactions que des complicités inavouables maintiennent sous le sceau du secret, dans une société où la religion prescrit de ne pas juger ses commettants, ni de les soupçonner d'aucune façon. Dans ce monde de mépris, l'intégrité physique même des victimes ne pèse pas lourd, non plus que leur vie...

Ce livre est un cri. Il renonce à se répandre en une longue énumération de faits répétitifs. Il ne veut pas donner prise au voyeurisme, il s'en tient résolument à l'essentiel. C'est un tout petit livre, mais l'auteure a fait le pari de l'intensité

qu'elle a remporté haut la main. Certains passages sont remarquables d'émotion.

Ce n'est certes pas la première fois qu'on entend parler de crimes commis dans les pensionnats. Mais c'est la première fois qu'un livre traitant des pensionnats indiens voit le jour. En ce sens, il est original. « Un livre choc, mais nécessaire », écrivait Laura Lévesque, dans *Le Quotidien* du 22 février 2010. « Les rescapés des 200 pensionnats indiens parlent peu et écrivent encore moins », selon la quatrième de couverture.

Chantale Potvin se fait opportunément leur porte-parole pour dénoncer et renseigner. Professeure de français à la Cité étudiante de Roberval, elle collabore à plusieurs revues et journaux, et notamment à des publications autochtones. Il s'agit de son premier roman, si on peut appeler ainsi un ouvrage qui doit si peu à la fiction.

Un mot encore de la présentation. La jaquette est superbe avec ses rabats dont les textes complètent avantageusement la mise en contexte. Une toile d'Ernest Aness Dominique illustre la couverture et le récit est parsemé de croquis fort éloquentes du même artiste autochtone.

CLÉMENT MARTEL

PASCAL QUIGNARD

La barque silencieuse

Seuil, Paris

2009, 244 pages

Dans ce sixième tome de *Dernier royaume*, nous retrouvons, les uns avec bonheur, les autres avec ennui, ce penseur athée, indomptable, au style personnel. Quignard est capable de faire la synthèse d'un roman fleuve japonais en deux pages ou de résumer en quelques lignes une légende du Moyen Âge. Comme si souvent chez cet auteur, nous sont livrées des commentaires, notes, annotations de ses lectures immenses témoignant d'une érudition qui risquerait, chez un autre, d'étouffer toute tentative de

développer ses propres réflexions et de prendre position face à ce qui a été pensé avant lui. Car il n'y a rien qui, du moins dans le domaine de la mort, n'ait pas fait l'objet d'études étendues, de l'empereur Marc Aurèle à Bossuet, en passant par Schopenhauer, Nietzsche, Bettelheim, madame de Sévigné, Juvénal, sans oublier Jésus – la liste est longue, très longue. Comme bonbons, il nous réserve une série d'étymologies de mots comme pour *corbillard*, *liberté*, *hiver*, *suicide*, pour n'en nommer que les principaux. Depuis quarante ans, Quignard accumule ses gloses, de quoi produire une série (presque) sans fin de *Dernier royaume*.

Parfois, ces notes et ce style peuvent agacer : l'auteur dit des évidences plates qui ne deviennent pas importantes parce qu'elles sont habillées de mots étincelants. Quignard les sépare souvent du texte et leur accorde une ligne ou deux, ce qui fait ressortir davantage leur vacuité. Parfois, ses ellipses lui jouent des tours, comme dans le cas de Sévigné, qui commente dans sa lettre du 3 juin 1693 la mort de madame de La Fayette, survenue le 26 mai. Sévigné n'a pas écrit « Elle avait une tristesse mortelle » ; une telle brièveté aurait été impensable chez cette femme autrement bavarde qui s'enivrait de ses mots. Ailleurs, et c'est là où Quignard excelle, nous sont présentés témoignages, situations, légendes si extraordinairement comprimés qu'ils acquièrent par leur brièveté un sens nouveau. Tel le cardinal Mazarin à qui son médecin a dit qu'il n'avait plus que deux mois à vivre. La peur de mourir de l'homme le plus puissant de France, l'immense regret de perdre la jouissance de ses collections d'œuvres d'art rassemblées dans son palais, rue Richelieu, lui font dire : « Je n'avais point songé qu'en gagnant l'autre monde il fallait abandonner le jugement c'est-à-dire la beauté en même temps que la vie » (p. 32). Des morts étranges, des morts violentes, des suicides, l'auteur nous en donne beau-

coup d'exemples dans les quatre-vingt-six chapitres de son livre. Le but du livre : faire comprendre que le vivant est obsédé par la mort, la sienne et celle des autres, comme ce fossoyeur qui a enterré en trente ans de métier 90 107 corps dont il tenait avec minutie le registre. Quand il mourut à son tour, en 1572, personne n'ajouta son nom à celui des autres. Cette anecdote, rapportée dans une dizaine de lignes, bouleverse le lecteur : l'œuvre de vie de cet homme fut la mort, une immense file d'ombres. Il a enterré l'équivalent de la population de la capitale française. Après lui, plus rien ; le cimetière des Innocents se remplit, les survivants y sont enfouis à leur tour, mais le registre ne sera pas mis à jour, la magie du chiffre croissant n'opère plus, cette magie qui donne aux grands de ce monde l'illusion du pouvoir.

HANS-JÜRGEN GREIF

PHILIP ROTH

Exit le fantôme

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Marie-Claire Pasquier

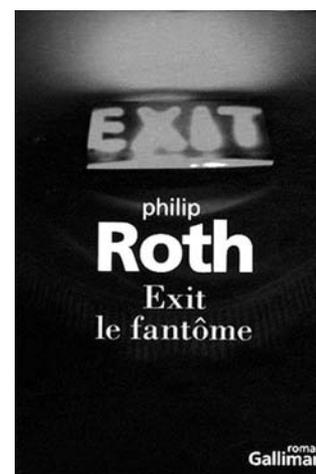
Gallimard, Paris

2009, 329 pages

Le célèbre écrivain Nathan Zuckerman revient à New York après un exil de onze ans qu'il s'est imposé à la suite de l'ablation de la prostate. Les séquelles de l'intervention, impuissance et incontinence, lui ont paru trop sévères pour continuer sa vie comme avant. Mais voilà qu'un urologue lui propose une solution qui pourrait lui rendre la vie plus facile. Dès son arrivée, le passé rattrape le vieil homme. Au milieu des années 1950, l'un des meilleurs novellistes américains, E. I. Lonoff, a été son mentor. Peu de temps après, Lonoff était tombé amoureux d'une de ses élèves à l'université. Il a laissé sa femme et ses enfants pour entreprendre la rédaction d'un roman qu'il n'a pas pu terminer. C'est autour de ce manuscrit que se développe « l'intrigue » du roman de Roth. Un jeune littérateur, impétueux

et sans scrupules, veut écrire la biographie de Lonoff et étaler au grand jour le secret de ce dernier. Comme Hawthorne, Lonoff aurait eu une relation incestueuse avec sa sœur aînée, relation coupable que personne n'a jamais pu prouver, et ce, malgré les dires de l'ancienne étudiante, maintenant âgée de soixante-quinze ans et atteinte d'une tumeur au cerveau, en phase terminale. Zuckerman veut préserver la réputation de Lonoff et empêcher à tout prix la publication d'un tel livre. Par hasard, il fait la connaissance de la brillante et belle Jamie. Elle remue l'âme de Zuckerman à un point tel qu'il lui avoue son amour (plus exactement, le feu de paille qu'elle vient d'allumer). À la dernière minute, Zuckerman recouvre sa raison et rentre chez lui, à la campagne. L'amour et la possibilité de retrouver intacte sa dignité d'homme n'auront été que des chimères.

D'un simple épisode dans la vie d'un homme, même célèbre, Roth tire un roman qui nous tient en haleine de la première à la dernière page. Même si on n'est pas familier avec l'œuvre d'un des plus grands romanciers américains contemporains, on est littéralement soufflé par ce récit dense et admirablement construit. Car nous n'assistons pas seulement à la folie passagère du personnage, mais Roth, qui situe l'action en 2004, déploie devant nous les effets dévastateurs de



la réélection de George W. Bush sur l'intelligentsia américaine. Cette dernière est profondément convaincue qu'avec ce président ignare, buté, d'une stupidité effarante, conseillé par les pires éléments de son administration, le pays court à sa perte. Pendant onze ans, Zuckerman avait systématiquement ignoré l'évolution des États-Unis. À New York, dans un peu plus d'une semaine, l'écrivain prend la mesure des temps nouveaux par l'omniprésence des médias, de l'informatique et de la Toile, des téléphones portables (les pages sur les besoins créés en information par les multinationales sont admirables), du rythme de vie délirant, de la brutalité avec laquelle la jeune génération se fraie un chemin vers une gloire éphémère. Tout cela jette Zuckerman dans le désarroi. Il sait désormais que Lonoff avait raison en disant à Amy, sa maîtresse : « Nous, les gens qui lisons et qui écrivons, nous sommes finis, nous sommes des fantômes qui assistons à la fin de l'ère littéraire » (p. 212). Il est fort possible que cette prophétie soit vraie. D'ici peu, le marché du livre sera totalement bouleversé ; déjà, des écrivains, et pas les moindres, comme Stephen King, publient sur la Toile, et l'industrie s'oriente vers le livre lu sur écran. Mais lira-t-on encore ? Et qui lira ? Les adultes de demain n'acceptent que des capsules d'information, plutôt des capsules. Lire d'affilée plus de cinq à six lignes les rend nerveux, les fatigue ; quelques secondes plus tard, ils passent à autre chose. C'est ce bouleversement qui sous-tend ce roman dont le titre est tiré d'un poème de T. S. Eliot, *Little Gidding*, « où le poète [...] rencontre le "fantôme composite" qui lui révèle les souffrances auxquelles il doit s'attendre » (p. 194). Pour Zuckerman, la vie d'aujourd'hui lui fait apparaître plusieurs fantômes – du désir, de l'amour, de la santé physique et mentale, de l'honnêteté, de la certitude d'être.

Comme c'est le cas de chaque livre de Roth, celui-ci est un incontournable. Et la qualité de la traduction vous fera soupirer d'aise.

HANS-JÜRGEN GREIF



JOSÉ CARLOS SOMOZA

La clé de l'abîme

Traduit de l'espagnol par Marianne Millon

Actes Sud, Arles / Leméac, Montréal, 2009, 383 pages

L'impact d'une météorite sur la Terre a été dévastateur puisqu'il a détruit la moitié du continent nord-américain, anéantissant toute vie sur la surface du globe. Sa trajectoire a été prévisible. Quelques milliers d'hommes, des scientifiques, des généticiens, des ingénieurs, avaient prélevé avant la catastrophe des cellules souches de chaque organisme vivant au monde. Puis ils ont construit une immense cité souterraine dans l'océan Pacifique – « l'abîme » – et s'y sont retirés juste avant le cataclysme pour y planifier un monde nouveau. Il fallait attendre longtemps avant de remonter à la surface et repeupler la Terre. Depuis, des entreprises génétiques produisent des hommes « de conception », composés selon les désirs ou les nécessités du jour ; les êtres « biologiques », non modifiés, sont l'exception.

Daniel Kean, employé du Grand Train en direction de Hambourg, s'aperçoit que Klaus Siegel, un jeune passager, perd du sang. Daniel se rend compte que l'autre a inséré dans sa chair une bombe qui explosera s'il ne peut parler à Daniel, seul. La conversation semble anodine jusqu'au moment où Siegel, mourant, murmure des mots incohérents, à peine audibles. C'est à ce moment que l'action démarre : Siegel a été porteur d'un message secret qui lui a été transmis d'un grand scientifique japonais. Si quelqu'un réussit à décrypter le message, il retrouvera la « Cité de Dieu », l'endroit où a été recréé le monde. En même temps, le message donnera la « clé » pour détruire Dieu. Sans s'en rendre compte, Daniel devient le jouet de deux clans puissants qui ne reculent devant rien pour s'approprier cette clé. En suivant les textes de la « Bible du Monde », Daniel se retrouve bientôt au sein d'une équipe qui découvre effectivement la cité enfouie. L'équipe y descend, mais doit affronter mille menaces et dangers avant de résoudre l'énigme qu'est Dieu (un Dieu très différent de celui inventé par les chrétiens, bouddhistes, shintoïstes, etc. Une remarque en passant : ce nouveau Dieu et sa Bible sont issus de l'écriture automatique des ordinateurs de la cité enfouie.)

L'indice que ce livre est basé sur les écrits de H. P. Lovecraft avec ses dieux et ses monstres effroyables se trouve dans la table des matières. Les titres des quatorze chapitres sont pour la plupart redevables aux quatorze histoires des *Mythes de Cthulhu*, sans oublier un roman de Somoza, *Daphné disparue*, ainsi que la Bible de Jérusalem. D'où la création de nouveaux monstres, comme ces « hybrides », hommes-poissons, d'une cruauté insurpassable (croit-on), jusqu'aux prouesses meurtrières de deux mercenaires, Tourmaline et La Vérité, ainsi que du Maître, l'ennemi du groupe auquel appartient Daniel, les uns plus diaboliques que les autres.

Si on n'aime pas les livres de science-fiction, mieux vaut s'abstenir de plonger dans les folies contrôlées de Somoza. Cependant, même ses détracteurs devront avouer qu'il s'agit, dans l'arrangement de toutes ces hallucinations, d'un roman drôlement bien ficelé et, aussi étrange que ce qualificatif puisse paraître, *logique*. Par contre, si vous êtes adeptes de Lovecraft et compagnie, vous serez tenus en haleine pendant de longues soirées d'hiver, avec des frissons renouvelés à la fin de chaque sous-chapitre, avec des cauchemars, des fantômes, des horreurs qui n'ont plus rien d'un simple conte cruel.

HANS-JÜRGEN GREIF